

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul MULLER

Schiller, poète de la liberté : pour  
le 150<sup>e</sup> anniversaire de sa mort

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1955, tome 53, p. 173-178

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Pour le 150e anniversaire de sa mort

## Schiller, poète de la liberté

« Liberté » clame la raison,  
« Liberté » crie l'instinct sauvage.

Lorsqu'en 1782 les *Brigands* de Schiller s'insurgèrent pour la première fois sur les planches du théâtre de Mannheim contre un ordre social et judiciaire pourri, ils remportèrent un succès sans précédent. Un témoin oculaire rapporte : « Le théâtre ressemblait à une maison de santé, des poings se serraient, des clameurs retentissaient dans la salle de spectacle, des personnes qui ne se connaissaient pas s'embrassaient en sanglotant, des femmes près de s'évanouir vacillaient vers la porte de sortie. Ce fut une débandade générale ; comme dans un chaos un monde nouveau sortait des ténèbres ». Deux ans plus tard, le même poète présenta *Cabale et Amour*. Il y critiquait sans pitié les mœurs de la cour. A la fin du second acte, les spectateurs se levèrent spontanément de leur siège pour acclamer le jeune poète présent dans sa loge particulière. L'écho des *Brigands* franchit les frontières de l'Allemagne. Le gouvernement des Grisons fit des représentations diplomatiques au Duché de Wurtemberg pour atteindre à l'honneur du pays. Schiller avait osé taxer de « Haute Ecole de vauriens » ce pays allié de la Confédération. Cette démarche valut l'exil à Schiller, mais de ce fait même elle fut à la base de son succès littéraire. Tout autre était la réaction des révolutionnaires de Paris. Par une lettre adressée à « Monsieur Jiller, Ecrivain en Allemagne », ils le nommèrent citoyen d'honneur de la Révolution. Le 20 avril 1938, jour anniversaire d'Hitler, d'autres révolutionnaires jouèrent *Guillaume Tell* dans la capitale de l'Autriche, quelques semaines après l'*Anschluss* et en présence du dictateur. Etait-ce encore de la haine contre les Habsbourg ou déjà un début de la Résistance ? De nos jours, Schiller doit chanter la « liberté » de la République Démocratique Allemande (Est) et exprimer les aspirations de la République Fédérale Allemande (Ouest)...

Comme le suggèrent les deux vers cités plus haut, l'idée schillérienne de la liberté est ambivalente. La liberté est, selon lui, un affranchissement des contraintes et une soumission à un idéal. La route de l'un à l'autre, le poète l'a franchie à la fois par sa vie et par son œuvre.

## SA VIE

Frédéric Schiller est né le 10 novembre 1759 à Marbach, riante bourgade sur les bords du Neckar, non loin de Stuttgart. Son père était médecin de régiment à l'armée wurtembergeoise. Malgré la situation modeste de la famille, ses parents envoyèrent le petit Frédéric au gymnase pour lui permettre plus tard d'étudier la théologie. Mais voici que le destin s'abattit sur le jeune garçon. Le duc Charles Eugène de Wurtemberg avait, par sa vie de réjouissances, plongé son Etat dans les dettes et le malheur. Sous la pression de ses conseillers et sous l'influence de la baronne Françoise de Leutrum, il revint à un genre de vie plus sévère et à l'accomplissement de son devoir d'état. Ainsi fonda-t-il, en 1770, un orphelinat militaire. Mais l'année suivante déjà, il le transforma en une pépinière de futurs officiers pour son armée. Le duc avait repéré, entre autres, Frédéric Schiller. En dépit de l'opposition de son père, le jeune homme fut enrôlé en 1773 dans cette école. La discipline militaire pesait lourdement. Professeurs et étudiants étaient étroitement surveillés par les agents du prince. Les élèves étaient forcés de reconnaître sans restriction en Charles Eugène « l'homme le plus vertueux, le plus sage et le plus bienveillant ». Cette atteinte à la vérité blessa fortement Schiller et suscita en lui l'esprit d'opposition. Sa révolte intérieure s'exprima tout d'abord par le truchement d'une œuvre littéraire : *Les Brigands*. Le succès que ce drame remporta dans un pays voisin et l'intervention diplomatique des Grisons valurent au poète la disgrâce de son souverain. Il ne put s'y soustraire que par la fuite. Mais il n'échappa pas aux rigueurs de la vie. Ce choc fut salutaire, parce qu'il l'obligeait à s'élever intérieurement au-dessus du va-et-vient journalier. Il le fit à la fois par la création de nouveaux drames sociaux, comme *Cabale et Amour*, *Fiesco*, *Don Carlos Infant d'Espagne*, et par son contact avec la mythologie grecque et la poésie qu'il y puisait.

Il couronna son travail littéraire par des études sur l'histoire et sur l'art. Sous l'influence de Kant il distinguait dans la marche de l'humanité vers les temps modernes trois étapes. L'homme, en sortant des mains de Dieu aurait vécu dans un état de nature primitif, ne se laissant conduire que par l'instinct. La seconde étape serait caractérisée par une dés-harmonie entre l'instinct et la raison. La nature aurait été



opprimée par la civilisation. L'âge d'or rêvé consisterait dans un rétablissement conscient de la simplicité et de la spontanéité primitives. La raison accomplirait consciemment l'œuvre inconsciente de l'instinct. Ainsi le devoir des hommes responsables de l'histoire consisterait dans la victoire sur l'opposition réalité-idéal par une assimilation voulue de la réalité à l'idéal.

Schiller défend un point de vue semblable dans ses considérations esthétiques. La beauté que l'art doit exprimer est

la beauté humaine. Or, l'homme n'est pas seulement *nature*, comme la plante et l'animal, il est aussi *personne*. En tant que telle, sa vie des sens doit s'épanouir sous l'influence de l'esprit. La beauté résultant de la tension entre les sens et l'esprit, Schiller l'appelle *charme*. Comme la soumission des sens à l'esprit n'est jamais permanente dans l'homme, elle suppose inévitablement une lutte constante. La beauté qui respire de cette lutte intérieure, Schiller l'appelle *dignité*. La poésie qui exprime la spontanéité de ce charme est pour notre auteur de la *poésie naïve*, tandis que la création littéraire, expression de la dignité, est de la *poésie sentimentale*.

Son grand amour pour Charlotte de Lengefeld allait de pair avec cette transformation intérieure. Elle devint sa femme en 1790 et son dévouement désintéressé jusqu'à la mort du poète fut une source constante de bonheur pour lui. Non seulement Schiller était porté par un amour conjugal extraordinaire, mais il jouissait encore d'une amitié à toute épreuve. Cet ami fut Goethe. Ils se rencontrèrent en 1794. Bien que leurs dispositions naturelles fussent fort différentes, ils manifestèrent dans le domaine artistique une concordance parfaite. C'est pendant cette période que Schiller créa ses chefs-d'œuvre : *Wallenstein*, *Marie Stuart*, *La Jeune Fille d'Orléans*, *la Fiancée de Messine*, *Guillaume Tell*.

Malheureusement, sa santé précaire ne résista pas à une pareille tension. A plusieurs reprises il dut s'aliter ; à peine couché, il fuit à nouveau le repos pour travailler. Pendant une représentation au théâtre de Weimar, il fut surpris par de violents accès de fièvre. Son état parut tout de suite désespéré. L'après-midi du 9 mai 1805, ses yeux s'éteignirent pour toujours. Plus tard, son corps fut déposé dans le caveau princier à Weimar, aux côtés de Goethe et du grand mécène, le duc Charles Auguste.

## SON ŒUVRE

La lutte pour passer de l'affranchissement des contraintes à la soumission à un idéal, Schiller ne l'a pas seulement soutenue dans sa vie personnelle, mais également dans sa création poétique. Ses œuvres de jeunesse révèlent bien un gigantesque effort vers la liberté, mais il s'agit avant tout pour lui de briser les chaînes existantes. Un tel effort aboutit

inévitablement à l'échec tragique. Ainsi *Les Brigands* s'affranchissent de toute loi pour faire régner la justice et la liberté par la terreur. Leur méthode se tourne contre eux et aboutit à la destruction des innocents, et parmi eux, de celle que le chef des brigands aimait.

*Fiesco* décide de libérer la République de Gênes de la tyrannie d'André Doria. Mais au cours des opérations il devient lui-même infidèle à son idéal de liberté démocratique et il est précipité à la mer par ceux-là même qu'il avait conduits à la libération.

*Cabale et Amour* oppose le monde compliqué des machinations de cour à la spontanéité du simple citoyen. Ferdinand, par amour pour une jeune fille du peuple, s'efforce de sortir du monde des intrigues. Mais à l'instant décisif, son courage faiblit. Au lieu de se fier entièrement à son amour, il se met à douter, use des mêmes moyens que le monde auquel il veut renoncer et cause ainsi la mort de sa bien-aimée.

*Don Carlos*, l'infant d'Espagne, veut apporter aux peuples de son père la paix par la liberté. Cependant il compromet son œuvre par un amour passionné pour la femme qui lui avait d'abord été destinée, mais que finalement son père avait épousée. De ce fait, Don Carlos avait cessé de se soumettre à son idéal de liberté pour satisfaire un intérêt particulier. Même son conseiller, le marquis de Posa, succombe à la tentation de sauver le jeune prince par des intrigues de cour. Lui aussi trahit l'idéal. Infailliblement ils sombrent l'un et l'autre.

*Wallenstein* avait été chargé de libérer le Saint Empire de l'invasion suédoise. Les succès militaires et les consultations astrologiques l'ont incité à pactiser avec les ennemis de l'Empereur. Au lieu de rester *libre pour* l'Empereur, il a cherché le moyen de se *libérer de* lui. Cette entreprise conduit en premier lieu à l'échec personnel, mais entraîne aussi le malheur de sa propre fille et du jeune fiancé de celle-ci, deux âmes droites et innocentes.

*La Jeune Fille d'Orléans* a reçu de Dieu le pouvoir de libérer sa patrie par la seule vertu de sa virginité. Mais au cours des combats, pendant un bref instant de faiblesse,

elle a laissé naître en elle un sentiment d'amour pour Lionel, chevalier anglais, qu'elle épargne. Aussitôt elle a perdu toute emprise sur ses compatriotes ; elle est chassée et tombe prisonnière des Anglais. Malgré la présence de Lionel, elle remporte la victoire sur son propre cœur. Les Français attaquent. Leur roi est pris. Jeanne brise ses propres chaînes, arrache l'épée à un soldat et libère son roi. Elle remporte ainsi une seconde victoire et le ciel s'ouvre pour la recevoir. Jeanne a réussi à rétablir sa soumission à l'idéal et à acquérir sa vraie liberté.

*Marie Stuart* fournit l'exemple de la liberté que peut atteindre une condamnée à mort. Elle se libère de tous les liens terrestres pour se préparer à entrer avec une dignité de vraie reine dans la cour céleste, tandis que sa rivale, Elisabeth, qui s'était affranchie de tout idéal, reste abandonnée de tous sur son trône royal.

La pièce de Schiller la plus connue en Suisse est sans aucun doute *Guillaume Tell*. Ce héros n'est pas un penseur abstrait, mais un homme d'action, sans être opportuniste pour autant. S'il tue le bailli, c'est qu'il sent sa famille injustement menacée. A Jean le Parricide, le meurtrier de l'Empereur Albert, il précise sa position. Par la mort du bailli il a rétabli l'ordre de la nature ; par la mort de l'Empereur, Jean de Souabe a détruit ce même ordre. C'est pourquoi Tell dirige les pas du parricide vers le tombeau de saint Pierre, afin qu'il y confesse son crime et délivre son âme. Il l'engage à vivre sans crainte et à accepter les dispositions du Pape comme expression de la volonté de Dieu. Le problème de la liberté ne se pose pas seulement pour le peuple opprimé, mais plus encore pour la conscience qui doit s'engager dans la voie de l'idéal : conserver pour Dieu l'ordre de la nature.

Ainsi Frédéric Schiller, dont on a célébré le 150<sup>e</sup> anniversaire de la mort le 9 mai dernier, s'est affranchi lui-même, par une dure lutte intérieure, des clameurs de liberté que pousse *l'instinct sauvage*, pour parvenir à la liberté de la *droite raison*. Cet effort constant à travers toute sa production littéraire est le secret de la *dignité* et du *charme* que nous éprouvons au contact de ses œuvres.

Paul MÜLLER